à ce cher Charles de ne m'avoir point écrit ; je sais pourtant qu'il (1) m'aime et que ce n'est chez lui que le résultat d'un peu de paresse.

Je me recommande à vos bonnes et ferventes prières. Nous allons loin d'ici évangéliser des peuples bien disposés ; priez, s'il vous plaît, pour que, malgré mon indignité, notre ministère soit fructueux. Je m'éloigne encore, maman, mais mon cœur sera toujours le même, à quelque distance qu'il se trouve. Le poste que nous allons visiter offre beaucoup de ressources, en sorte que nous n'aurons pas à y souffrir. Encore une fois, maman, dites à tous ceux qui s'intéressent à mon sort, que je les chéris tendrement et que je me recommande à leurs prières.

Le temps me presse, maman, pardonnez-moi de n'avoir pu vous griffonner que ces quelques mots. Vous recevrez probablement cette lettre à la fin de juillet, et au mois d'août j'espère pouvoir vous en envoyer d'autres. Bonne mère, il me faut déjà cesser un entretien qui m'est si doux et qui ne revient que si rarement.

Adieu, donc, tendre mère, ménagez votre santé, priez et faites prier pour moi. Mes saluts les plus affectueux au bon M. Pépin et à toutes les personnes qui s'intéressent à moi.

Je suis toujours

Votre fils le plus sincèrement affectionné,

ALEXANDRE.

Le P. Aubert demande au P. Guigues de lui envoyer une paire de bottes et une paire de claques, à la mesure du P. Allard, et de lui faire dire combien il aura de messes à acquitter pour ces deux articles. Il fait recommander à ceux qui doivent venir d'emporter des claques, on n'en trouve point ici, et avec des souliers mous, on en a besoin.

Adieu, bonne mère.

Tout à vous.

A. T.

(1) Charles Taché, son frère.